

L'archipel
des idées
de
François Jullien

Textes réunis par Nathalie Schnur

Éditions de la Maison des sciences de l'homme

L'archipel des idées

Collection imaginée et dirigée par Jean-Michel Henny

Archipel (n.m.) : mer parsemée d'îles.

Archipel des idées : une grande œuvre savante ou philosophique dont l'auteur(e) choisit et commente librement les idées, les mots ou les noms.

Je crois à ce que j'appelle la pensée archipélique. Parce qu'elle n'impose pas, elle est peut-être fragile, menacée, fuyante, mais c'est toujours une pensée de l'errance, une pensée du déplacement et non pas une pensée de l'imposition. Elle dit que le lieu n'est pas contradictoire avec l'ailleurs, que notre nature ne s'oppose pas à la relation, comme le poétique ne s'oppose pas au politique.

Édouard Glissant, *Philosophie de la relation*

François Jullien

Philosophe, helléniste et sinologue, François Jullien est actuellement titulaire de la chaire sur l'altérité au Collège d'études mondiales de la Fondation Maison des sciences de l'homme. Depuis 1979, il a publié plus d'une trentaine d'essais traduits dans quelque vingt-cinq pays.

Dans la même collection

L'archipel des idées de Barbara Cassin

Illustration de couverture :

Chaos, encre de Chine de Louis-Olivier Chesnay

© Musée de l'Abbatiale de Payerne (Suisse).

Maquette, mise en pages, suivi de fabrication : Sylvie Massat

© Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014

ISSN en cours ; ISBN 978-2-7351-1698-0

Sommaire

ARCHIPEL

Douter	9
La Chine comme ailleurs	11
Décatégoriser/recatégoriser	17
L'écart ou comment « comparer »	23
Des possibles de la pensée	27
L'universel	31
L'uniforme	35
Le commun	39
Droits de l'homme	45
Diversité culturelle et « dialogue des cultures »	63
Traduction	71
Tradition	73
Penser en langue	87
Du « temps »	93
Stratégie de la maturation	99
L'indirect et le discret	103
Action/transformation	109
Banalisation de la sagesse?	113
Le « juste milieu »	119

« Idéal », Europe.....	127
Morale-société.....	131
Mal ou négatif?.....	135
Vivre au présent.....	151
Intime.....	161
Les avant-gardes européennes en Chine.....	175
Ai Weiwei ou du sujet à venir.....	179
Écrire chinois en français.....	193

BIBLIOGRAPHIE

Principales publications de François Jullien.....	201
Principales études sur l'œuvre de François Jullien.....	209
Sources et crédits des textes.....	213

Archipel

L'écart ou comment « comparer »

Si mon choix de pensée – la stratégie qui l'a conduit – a bien été de m'écarter de la pensée européenne pour reconsidérer « d'où je pense » à partir de l'espace chinois, il s'agissait pour moi de relancer ainsi la philosophie: de la sortir de son « atavisme » et de la déconstruire, non plus du dedans, mais du dehors, à nouveaux frais.

Entre les pensées de la Chine et de l'Europe, il importe de traduire, ne cesse-t-on de répéter et, pour ce faire, nécessairement de comparer. Mais qu'est-ce que « comparer »? Ou, quand on « compare », sait-on ce qu'on fait?

Si comparer entre cultures a un sens, c'est-à-dire est opératoire, *comparer* n'est pas répartir selon les catégories du Même et de l'Autre; ce n'est pas classer en « différences » ou « ressemblances »; ce n'est pas « étiqueter » (des « caractéristiques » culturelles) – ce n'est pas *ranger*.

Le comparatisme interculturel l'a, hélas!, tant pratiqué.

Car, d'une part, cela supposerait que l'on puisse constituer le culturel en *identités*, à partir de quoi on puisse établir des « différences », autrement dit qu'on puisse envisager les cultures selon des traits qui soient spécifiques et relativement pérennes. Or une culture est toujours en transformation, sinon elle est une culture morte; et il n'existe pas de noyau dur – pur – de la culture, gardons-nous de cet essentialisme. Et, d'autre part, cela ne peut conduire qu'à choisir

entre l'un et l'autre, selon qu'on fait pencher la balance de l'un ou l'autre côté. Soit, privilégiant les ressemblances, on est conduit à considérer que « tout au fond est dans tout », que tout « est pareil » entre les hommes: ce que j'ai nommé l'*universalisme facile*, demeuré ethnocentrique – on n'est pas sorti de chez soi et de sa pensée, on n'a pas commencé de rencontrer l'Autre, c'est-à-dire qu'on n'a pas commencé de donner sa chance à « de l'autre », on n'a pas commencé de découvrir et de voyager. Soit, à l'inverse, on considérera qu'il reste de l'incommensurable et donc de l'incomparable entre les cultures, de l'« âme » natale, nationale, ou de la « mentalité » – tous termes que je récusé d'un *relativisme paresseux* isolant les cultures dans des bulles et qui n'a pas commencé d'opérer. Postures qui sont en fait équivalentes dans leur inversion, ne donnent pas à élaborer de l'intelligible et font donc barrage au travail de l'intelligence.

« Comparer » – si comparer est opératoire – sera donc d'abord quitter cette position de surplomb que s'arroge ainsi naïvement, souverainement, la comparaison en croyant pouvoir « ranger » du dehors, et cela sans s'impliquer soi-même (or dans quelle langue compare-t-on, qui serait neutre? – nous pensons toujours dans une langue et dans une histoire); ni non plus sans figer les choses (mais les « caractéristiques culturelles » ne sont, je l'ai dit, que des pétrifications). Il s'agira, en revanche, de mettre en regard « de l'un » et « de l'autre » – je les nomme d'abord partitivement, sans trop tôt les identifier – par montage successif et maintenu transitoire, opérant latéralement ou de biais, de façon telle, oblique, que l'un puisse lui-même dévisager l'autre et s'y dévisager; que, à travers ce dispositif agencé, il découvre à la fois l'autre et s'y découvre. C'est-à-dire qu'il s'agit de conduire l'un et l'autre, qu'il s'agisse de cultures ou de pensées, par leur vis-à-vis instauré, à sortir de leur *indifférence* mutuelle (plus difficile à franchir que la fameuse « différence », surtout entre deux langues et deux cultures comme

la chinoise et l'euro péenne, qui se sont si longtemps ignorées). Cela pour qu'ils commencent à *se réfléchir* l'un par l'autre et se sondent réciproquement – chaque culture ou chaque pensée, au regard de l'autre, laissant paraître son impensé. J'appelle *impensé* ce que chaque culture, chaque pensée, véhicule à titre d'évidence, comme des partis pris implicites, enfouis, à quoi elle est adossée et que, par là même, elle n'a pas pensé – n'a pas pensé à penser.

Telle est ma stratégie pour remonter, de part et d'autre, dans l'impensé de la pensée, et *produire*, par dé- et re-catégorisation progressive, un fonds d'entente ou d'intelligibilité partagée (qui n'a plus rien à voir avec le vieux fond, décrété idéologiquement, de la « nature » humaine...).

C'est pourquoi j'ai développé une philosophie de l'*écart*, l'écart ne reposant pas sur une distinction, comme le fait la différence, mais ouvrant une *distance* et, en *mettant en tension*, libérant une fécondité. Figure non pas de rangement mais de dé-rangement. L'écart produit un décalage de (dans) la pensée: non seulement la sort de sa position ordinaire, mais surtout retire la « cale » sur laquelle elle est *calée* et s'est stabilisée – a commencé de se pétrifier et de s'enliser dans son impensé.

En quoi l'*écart* est une figure exploratoire ou heuristique. Il fait paraître *jusqu'où* une culture, une pensée, a pu, en créant de l'écart, s'inventer et s'aventurer. Mais, en même temps, ouvrir un écart, c'est faire émerger de l'*entre* – entre ce qui s'est ainsi écarté – où peut s'élaborer, dans ce *dévisagement* réciproque, un *commun du pensable*. Détecter des écarts entre langues, entre cultures, entre pensées – et non pas les laisser perdre sous le rouleau compresseur de l'uniformisation « mondiale » – n'est donc pas les replier stérilement dans une incommunicabilité de principe, mais bien le contraire. Car c'est seulement en faisant *travailler les écarts* qu'on peut faire apparaître respectivement des fécondités: je tiens les cultures, les pensées, comme des « ressources », dès

lors que je ne dispose plus de critère universel de la vérité sous lesquelles les coucher. En même temps s'y *produit le commun de l'intelligible*: je pose, en effet, que le « commun de l'humain » est que tout le culturel est intelligible, et que l'intelligence n'est pas une faculté finie mais en chantier. Si tant est qu'on comprenne que, comme le disait Braque, « le commun n'est pas le semblable »: le semblable est platement (extérieurement) répétitif, au mieux normatif; tandis que le commun, par le dépassement qu'il implique pour se promouvoir, est actif et créatif – en quoi il est bien vecteur du politique.

Aussi, de l'« écart » au *vivre*, la conséquence est bonne, et c'est-elle qui a orienté progressivement mon travail. Car, au contraire du « narcissisme des petites différences », qu'a si bien dénoncé Freud, c'est par écart, en osant l'écart, en ouvrant par écart un nouvel accès à l'impensé, qu'on commence à philosopher; mais aussi que nos vies sortent de leur banalité et de leur étiolement, qu'elles ressuscitent du désir en elles aussi bien qu'entre elles. C'est ainsi que philosopher est *vital*; et que nous inventons nos vies comme nos pensées.

Des possibles de la pensée

En considérant le culturel en termes, non d'identité, mais de *fécondité*, il s'agit d'appeler au développement des cultures en tant que ressources que leurs écarts portent à se réfléchir. C'est pourquoi ceux-ci sont précieux et qu'il faut les détecter avec patience en mesurant l'incidence et la portée. Sans en trahir la cohérence. Car, en se rencontrant, des cultures ne sont pas conduites à se relativiser, mais à se sonder: elles se découvrent les unes par les autres comme autant d'entreprises ou de conquêtes qui, à travers leurs moindres options essayées, sont à la fois exploratoires de l'humain et *déployant l'humain*. C'est là ce que j'entends par « possible » de la pensée, ou disons de l'esprit pour plus de généralité (au sens de la *Phénoménologie de l'esprit*, mais qui ne soit plus seulement européenne): à la fois ce *possible* s'éclaire dans sa raison d'être (sa condition de possibilité) et est gros, à titre d'éventuel, d'avenir ou de richesse qu'on peut exploiter.

Traiter des *possibles* de l'esprit à la fois déploie une diversité et produit une parité. Voilà qui, d'une part, met par principe les cultures à égalité entre elles sans plus ethnocentriquement les hiérarchiser. D'autre part, ce pluriel de lui-même multiplie notre intelligence et, d'abord, il la désenlise; il désexclut aussi. Avouerai-je que je ne suis plus si sûr que ce sujet et citoyen du monde à venir, on doive le sommer d'être

« tolérant », comme on le ressasse aujourd'hui sur un ton morigénant et qui culpabilise? Car je ne vois pas pourquoi il faudrait qu'il retranche de son adhésion à ses valeurs (par exemple, en Europe, à la Liberté) et ait à négocier son idéal.

Ce pluriel des possibles de l'esprit est donc à fonction critique, mais il n'est pas désenchanté ni sceptique. En revanche, en découvrant des possibles, si divers, de la pensée, nous voici conduits de nous-mêmes, sans forçage, à devenir *compréhensifs* – « compréhension » qui vaut mieux que tout *compromis* (les deux termes, on l'entend, s'opposent): nous sommes appelés à développer une intelligence polyglotte et traductrice, sachant « entrer » et « sortir » et se réfléchissant dans ses partis pris, qui sont aussi, ne l'oublions pas, autant d'appuis. C'est-à-dire à faire passage à l'un dans l'autre, ou encore à faire accéder l'un à l'autre, cet « autre » que se découvre alors justement – réciproquement – le « soi » ou le « propre ». Car traduire est de lui-même opératoire: rouvre de l'intérieur et fait voir du *dehors*, à la fois inventorie des ressources, de part et d'autre, les active et les offre. En quoi traduire est en lui-même *éthique*. J'y vois même la seule éthique du monde à venir, et qui ne soit pas forcée, si l'on veut résister tant à l'enfermement identitaire qu'à son apparent contraire, celui de l'uniformisation ambiante qui, dès lors qu'elle ne laisse plus travailler d'écarts, se voit condamnée par répétition à la stérilité.

Dès lors, mettre en valeur des possibles de la pensée fait muter notre concept même de la « vérité ». Car on est conduit à reconfigurer celui-ci en le rapportant à notre capacité d'intelligence que j'entendrai dans son double sens de faculté humaine *produisant* de l'intelligible (comme telle, jamais arrêtée) et comme pouvoir effectif et singulier de prise ou d'*appréhension* (comme on dit: avoir l'intelligence de). Je dirai « vrai » dès lors ce qui est source d'intelligibilité et donne à découvrir et opérer. Son négatif n'est plus le faux, mais l'inabordé, l'indécouvert ou l'impensé. Car le vrai ne

peut plus s'entendre dès lors suffisamment selon sa conception traditionnelle (scolastique) d'« adéquation » (« de la chose et de l'esprit », *rei et intellectus*), puisque ce « réel » auquel se rapporte l'esprit pourra toujours être soupçonné d'avoir été constitué par quelque option ou choix implicite de cet esprit. Ni non plus ne peut-il s'entendre, de l'autre côté, par sa seule capacité de « pertinence » intrinsèque (spinoziste), puisqu'on en juge toujours déjà de l'intérieur d'une logique singulière, celle d'un certain possible de la pensée, qui, dès lors qu'on sort de celui-ci, ne s'impose plus. Ainsi en va-t-il déjà exemplairement de ce à quoi notre raison classique était le plus attachée: du principe de non-contradiction, posé par elle en axiome premier et qui n'est pertinent que dans la perspective qu'il a lui-même élaborée.

Si je m'en tiens donc encore à cette notion qui a porté la philosophie et fait corps avec elle, mais que je veux l'ouvrir à pareille diversité, celle des possibles de la pensée, le « vrai », se comprenant désormais interne à chacun d'eux, ne peut plus se concevoir exclusif. Mais il ne se laissera pas pour autant dialectiser sur un mode hégélien, car ces possibles maintiennent une extériorité entre eux, voire sont en rivalité; en tout cas ils ne sont pas complètement intégrables dans une totalité. Non pas que ce vrai soit relatif et sectoriel, mais il se découvre *concurrentiel*. Il se concevra donc, non pas de façon référente – puisqu'on pourra toujours craindre que celle-ci, en fait, soit autoréférente à son insu – mais de façon *opérante*: est vrai ce qui configure du pensable et donne prise sur lui; dit autrement: est « vrai » ce qui déploie – produit-promeut de l'intelligible et le fait servir et travailler. À l'image de ce que j'appelle un possible de la pensée, à la fois il éclaire sa condition (de possibilité) et lui donne un rendement. Il se mesure lui aussi à sa fécondité, autrement dit à son pouvoir heuristique et pragmatique à la fois: est vrai ce qui est sillon à explorer, filon à exploiter; cette source d'intelligibilité est une ressource à prospecter.